

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

NOUVELLES

AP21
N°3
prev
c.3

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

PARAIT LE 20 DE CHAQUE MOIS

NOVEMBRE

5eme Volume, 11eme Livraison

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1886

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

- | | |
|--------------------------------|---------------------|
| 1o. Le canal de Panama | BENJ. SULTE |
| 2o. Le pessimisme | ERNEST MARCEAU |
| 3o. Lamartine | EUGÈNE DE MIRECOURT |
| 4o. La petite cousine (poésie) | CLOVIS HUGHES |
| 5o. Restons chrétiens (poésie) | ERNEST MARCEAU |
| 6o. Antoinette de Mirecourt. | MADAME LÉPROHON |

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance	\$2.00
“ payable dans l'année	2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

La Minerve, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

LE CANAL DE PANAMA.

Je viens de lire un livre qui porte ce titre et dont l'auteur est M. Lucien-Napoléon Bonaparte Wyse, celui-là même qui a tracé le canal de Panama, et dont la gloire sous ce rapport est incontestée. Pour rendre compte d'un tel ouvrage, je n'ai pas compétence, aussi vais-je en détacher des phrases que je tâcherai d'ajuster ensemble de manière à leur donner une suite et à faire naître chez mon lecteur le désir d'étudier une aussi belle œuvre.

La visite récente que nous a faite M. Wyse, avec son aimable famille, n'a pas manqué d'attirer l'attention des Canadiens sur la gigantesque entreprise qui s'exécute à Panama et que des échos lointains nous avaient déjà fait connaître en partie.

Notre curiosité était ainsi éveillée lorsque M. de Lesseps vint à son tour en Amérique et donna lieu, par sa présence à New-York, à des articles de journaux concernant le canal de Panama.

Ces circonstances m'engagent à traiter un sujet si nouveau pour moi, mais tout d'actualité parmi nous, à la suite de ces deux visites.

* * *

L'étroite et rude barrière qui s'étend du Mexique à la Nouvelle-Grenade, sur une longueur de six cents lieues, offre plusieurs étranglements, où la mer du Sud et celle du Nord rapprochent assez leurs eaux pour que les esprits entreprenants aient été souvent tentés, malgré les difficultés de toutes sortes provenant du climat, des tribus indigènes et de la nature tropicale, d'y faire des recherches pour trouver entre elles une voie de communication facile et rapide.

Donnons une idée du pays en procédant du nord au sud.

L'isthme mexicain de Tehuantepec, dont le seuil a sept cents pieds au-dessus de la mer, appelle l'attention surtout à cause de sa proximité relative avec les grands centres de production des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Le territoire de la république de Guatémala est déjà bien plus large ; il est d'ailleurs traversé, ainsi que celui de San Salvador, par une chaîne de volcans dépassant quelquefois neuf mille pieds d'altitude.

Le Honduras a de bons ports sur chaque océan, et la ligne de faite est assez basse pour permettre la construction d'un chemin de fer, mais non l'établissement d'un canal maritime.

Quant au Nicaragua, large de soixante-et-quinze lieues, il prétend, à cause de son grand lac, de la faible largeur et du peu d'altitude de l'isthme de Rivas qui le sépare du Pacifique, que, malgré l'absence de ports convenables et en dépit de ses volcans mal éteints, il peut offrir le meilleur passage de l'une à l'autre mer.

Le Costa Rica est formé par un plateau central élevé de plus de quatre mille pieds.

La partie colombienne de cette immense langue de terre, est plus resserrée et en général plus basse que les précédentes ; elle s'étend, au sud de celles-ci, sur une longueur de cent soixante-et-quinze lieues, depuis les frontières du Costa Rica, jusqu'aux bouches de l'Atrato sur l'Atlantique, et à la baie de Cupica sur le Pacifique. Ce territoire forme la partie nord de la confédération dite les États-Unis de Colombie. La moitié occidentale, recouverte presque partout de forêts impénétrables, se nomme plus particulièrement Chiriqui. On n'y rencontre plus guère d'Indiens insoumis, mais la chaîne de hautes montagnes qui forme son ossature y interdit toute recherche ayant un but pratique au point de vue d'une communication des deux océans.

Les départements ou régions de Panama (sur le Pacifique) et de Colon ou Aspinwall (sur l'Atlantique ou mer des Antilles) sont séparés de Chiriqui par deux autres départements. C'est entre Panama et Colon que l'on creuse le canal.

Le Darien est au sud de Panama.

Au moment où je trace ces lignes, il m'arrive de l'Amérique Centrale un ami qui possède des actions dans le canal projeté du Nicaragua et qui me fait part de ses espérances. Après avoir causé avec M. Wyse, je suis tout ravi d'entendre un autre voyageur me raconter ce qui se passe au nord de cette contrée qui deviendra un jour le centre du monde.

D'une mer à l'autre, le Nicaragua est quatre fois plus large que Panama. Au milieu de son territoire git un grand lac dont la navigation peut tirer profit. Un canal à écluses, placé à droite et à gauche de cette nappe d'eau, fera communiquer les navires avec les deux océans. Il est vrai que la traversée totale sera de cinq jours, mais le canal ne servira pas seulement au transbordement des navires en transit direct ; il ouvrira une voie aux colons et desservira de nombreuses localités dont la plupart ne sont pas habitées faute de moyen de communication. Déjà les portes et les seuils des écluses, toutes en fer, sont à moitié terminées. La compagnie croit être en mesure de livrer le canal au commerce en 1889.

*
* *
*

Comme beaucoup de climats chauds, celui de l'isthme colombien est humide et pluvieux. Les saisons se divisent régulièrement en saison sèche et en saison pluvieuse ; cette dernière est coupée par un court intervalle de belles journées, ou petit été de San Juan ou Saint-Jean-Baptiste. La saison sèche, de décembre au milieu de mai, est fort agréable ; les pluies commencent plus tôt dans la cordillère. Les vents alizés du nord-est soufflent presque constamment et assainissent le pays.

L'isthme colombien ne mérite pas sa réputation d'insalubrité. A l'exception de quelques localités mal aérées, situées près de marais stagnants, la contrée est saine. Le versant du Pacifique est surtout dans de bonnes conditions climatologiques. Ce qui a valu à toute cette région sa triste et injuste renommée, ce sont les fièvres et les maladies que contractaient les mineurs quand (le chemin de fer n'existant pas encore) on était forcé de faire la route de Colon à Panama en embarcations, à pieds et à dos de mulet.

La mortalité des employés du canal depuis quatre ans qu'il est commencé, a certainement dépassé un peu les chiffres atteints habituellement dans les grands chantiers d'Europe ; mais si l'on tient compte des mauvaises conditions dans lesquelles on s'est trouvé au début pour déboiser, aménager les eaux et construire les habitations ; du choix médiocre et de l'hygiène déplorable de la plupart du personnel blanc ; du peu de vitalité des noirs jamaïcains qui fournissent plus de la moitié des travailleurs ; des vases et des terres superficielles remuées, toujours malsaines, tandis que les roches qu'on va faire sauter maintenant, sont tout-à-fait inoffensives sous ce rapport—il y a lieu de se déclarer relativement satisfait de n'avoir pas eu en moyenne plus de cinq pour cent de décès annuels, sur six mille ouvriers, soit pour une population de trente mille âmes, comme notre ville d'Ottawa, quatre décès par jour.

* * *

Panama, capitale de l'état de ce nom, compte vingt-cinq mille habitants. Cette ville date de deux siècles. C'est là qu'aboutit le chemin de fer qui traverse l'isthme et qui, avant la construction du canal, transportait annuellement vingt-sept mille passagers et deux cent soixante et dix mille tonnes de marchandises : ce mouvement est doublé aujourd'hui. Le chemin de fer côtoie les rivières Grande et Chagres pour se rendre à Colon ; sur ce parcours sont situées plusieurs petites

villes ou villages qui composent comme une rue de quinze lieues, un peu moins que la longueur du canal.

Colon, qui regarde la mer des Antilles, renferme une dizaine de mille âmes.

Les produits naturels de l'isthme sont en abondance et d'une variété qui ne se rencontre que sous les tropiques. Une végétation luxuriante, au feuillage le plus souvent persistant, couvre partout le sol et rend par cela même les vues d'ensemble très rares et les explorations fatigantes, minutieuses et peu fécondes en résultats immédiats.

Sur les côtes se pressent les mangliers, les pruniers, les pandanées, le palmier nain (qui donne la paille des chapeaux dits de Panama) et vingt autres essences. Le cocotier, le manioc, le maïs, la canne à sucre; le bananier y prospèrent dans leur milieu naturel. Les plantes médicinales, telles que la salsepareille, le jalap, le quinquina y croissent à l'état de nature. L'énumération des ressources de ces territoires couvrirait plusieurs pages des *Soirées*—il y a le riz, le tabac, l'indigo, l'igname, la patate, la tomate, le cotonnier, le calabassier, l'ananas, la gutta-percha, l'oranger, le citronnier, le caféier, le grenadier, l'arbre à pain, pour ne citer que les mieux connus.

*
* *
*

Rodrigne Bastidas aperçut le premier les côtes du grand isthme américain. En 1501, ce hardi navigateur visita le golfe d'Uraba et se rendit un peu au nord de Colon, vers le lieu où est la ville de Chagres.

Ce ne fut qu'à son quatrième voyage, en 1502, que Christophe Colomb se rendit à la baie de Limon, entre Chagres et Colon. L'année suivante il revit ces côtes, dans l'espoir de pénétrer par quelque passe dans la direction de la Chine. On sait que l'illustre marin mourut sans avoir compris qu'il avait

découvert un continent, au lieu des îles et terres asiatiques qu'il se flattait de trouver.

Vers 1510-15, les Espagnols commencèrent des établissements dans les parages de l'isthme.

Le 25 septembre 1513, Vasco Nugnes de Balboa aperçut le Pacifique des hauteurs d'une montagne, et dès lors on comprit que l'on avait devant soi un isthme au lieu d'un continent.

En 1519, Pedrarias Davila fonda ce que l'on nomme le Vieux-Panama, sur le bord du Pacifique. Il partit de cette ville des expéditions qui explorèrent l'isthme en tous sens, à la recherche d'un passage.

Gonzalès de Avila crut, en 1521, avoir réussi à trouver un chemin par le Nicaragua. Vers la même date, Magellan doublait la pointe sud de l'Amérique et entra dans le Pacifique. Saavedra parlait alors de couper un canal à travers le Darien, au sud de Panama.

En 1528, un Portugais, Antoine Galvas, disait qu'on pouvait ouvrir une voie par le Mexique, le Nicaragua, Panama ou le Darien, mais Charles-Quint n'y prêta aucune attention, pour le moment.

Cortez reçut de Charles-Quint, en 1534, l'ordre de chercher une route entre les deux océans. Gonzalès Sandoval et Ordas explorèrent dans ce but le Tehuantepec. C'est aussi en 1534 que le roi de France envoya Cartier chercher un passage vers l'ouest et que ce marin découvrit le Saint-Laurent.

En 1551, Gomara, auteur de l'*Histoire des Indes*, indiquait à grands traits, trois chemins pour passer d'une mer à l'autre.

Puis les événements suspendirent les explorations.

En 1680, le navigateur W. Dampier soutint que l'isthme de Tehuantepec offrait les avantages désirables pour un canal.

Durant le demi-siècle qui suivit, le sujet du percement de l'isthme continua d'occuper les savants et quelques navigateurs, mais l'Europe avait alors d'autres soucis.

Divers citoyens d'Oaxaca (Mexique) étudièrent dans ce but le Tehuantepec en 1745.

Cramer et Corral déclaraient en 1771 qu'il fallait adopter le Tehuantepec.

Bernasconi, qui eut le premier connaissance des ruines de Palenque (Yucatan), disait, en 1787, qu'il y avait possibilité de construire un canal dans cette direction.

M. Wyse cite une trentaine de projets ou de tentatives que je ne mentionne pas ici nommément.

Les Anglais et les Américains ne se sont occupé activement du projet que depuis un siècle à peu près.

Le général péruvien François Miranda, en 1797, proposa à William Pitt de s'emparer de l'isthme, en vue de son futur percement, mais le ministre, trop engagé dans ses luttes contre la révolution française, ne prêta qu'une oreille distraite à cette proposition.

Une loi des Cortès Espagnols rendue en 1814, ordonnait au vice-roi du Mexique de s'occuper de l'excavation d'un canal par la route du Tehuantepec. Les révolutions des colonies espagnoles arrêtaient ce commencement d'exécution.

En 1825, Bolivar concéda au baron Thierry le droit d'ouvrir un canal à Panama. Thierry abandonna l'entreprise. Bolivar fit alors exécuter des études par Lloyd; son décès, survenu en 1830, suspendit les travaux.

Canaz, qui représentait en 1825 les républiques de l'Amérique Centrale à Washington, proposa aux autorités américaines de coopérer avec les républiques en question pour ouvrir un canal à travers la province de Nicaragua. Sa note officielle

demandait d'assurer aux deux nations contractantes les avantages devant dériver du canal. Un contrat fut signé en 1826, par lequel le gouvernement du Centre-Amérique accordait à Aaron Palmer le droit de construire un canal pour les navires des plus grandes dimensions. Malgré l'aide de l'ingénieur de Witt Clinton, Palmer ne paraît pas s'être rendu compte de l'importance de l'œuvre à entreprendre, car il demanda seulement cinq millions de piastres pour son exécution entière, sans parvenir du reste à les obtenir.

Après la chute de ce projet, et sur l'initiative du roi Guillaume des Pays-Bas, le Nicaragua accorda à une compagnie formée en Hollande, en 1830, un privilège pour l'excavation d'un canal à travers son territoire. Les événements politiques en Europe contribuèrent à rendre stériles les efforts de ce monarque éclairé, mais ils furent loin de passer inaperçus aux yeux du cabinet de Washington.

En effet, le 5 mars 1835, le Sénat des Etats-Unis reprenait la question et demandait que l'on reconnût tout d'abord la neutralité du futur canal.

Biddle fut envoyé au Nicaragua, pour tracer soit un canal soit un chemin de fer. Il devait aussi s'enquérir de qui concerne la route de Panama. Désobéissant à ses instructions, il se rendit à Bogota, où il entama des négociations dans lesquelles il paraît avoir eu de grands intérêts personnels, et, en 1837, il obtint de la Nouvelle-Grenade la concession d'une route macadamisée à travers l'isthme de Panama, concession qui ne tarda pas à devenir caduque.

D'après le rapport de Merser, une résolution du Congrès de Washington prise en 1839, analogue à la précédente, ne fut suivie d'aucune action de la part du gouvernement.

Le créole de Sabla se fit adjuger à Bogota une concession pour un chemin de fer : il fit même renouveler son privilège en 1847, mais ne put réaliser ses projets, qui avaient cepen-

dant assez éveillé l'attention de la France, puis celle des États-Unis pour provoquer de la part de la première puissance l'envoi de la mission donnée à Napoléon Garella en 1843, et pour amener la seconde à proposer avec la Nouvelle-Grenade (aujourd'hui Colombie) l'important traité signé à Bogota en 1846 et ratifié en 1848.

En 1824-5, Orbegoso ; en 1842 José de Garay et Mero ; en 1850, le colonel Barnard et Williams, puis Dale, Hersmesdorff, Murphy et enfin Fernandez, en 1876, se prononcèrent pour le Tehuantepec. Durant cette période de cinquante ans, les yeux des ingénieurs se tournaient aussi du côté de Panama, de sorte que tous les anciens projets étaient de nouveaux débat-tus, adoptés et rejetés ou abandonnés tour à tour.

En 1846, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, alors prisonnier à Ham, annonça vouloir se mettre à la tête d'une entreprise pour construire le canal tant désiré. La révolution de 1848 qui lui donna le pouvoir en France, lui fit oublier ce projet.

Le Nicaragua avait montré son désir de placer le prince Louis-Napoléon à la tête de l'entreprise, en lui accordant (1846) une concession pour l'exécution du "canal Napoléon de Nicaragua." Un cousin du prince, trente ans plus tard, saisit et dévoila le secret de l'isthme et fit le choix de Panama.

C'est en 1846 que les républiques de l'Amérique Centrale et le gouvernement de Washington signèrent le traité de Bogota, cimentant l'alliance qui déjà existait de fait entre les deux pouvoirs. L'article 35 comporte que le passage d'une mer à l'autre par Panama sera libre aux Américains du Nord, ou plutôt que ceux-ci ne seront pas taxés plus que les citoyens des républiques. De son côté le gouvernement de Washington s'engage à assurer la neutralité de l'isthme tant que durera le traité.

La politique des États-Unis se bornait à cette époque à

demander la neutralité du futur chemin de fer ou du futur canal. Elle consiste aujourd'hui à demander le contrôle de toute voie de communication pratiquée à travers l'isthme par quelque compagnie ou nation que ce soit.

Un autre traité eut lieu, en 1850, entre les Etats-Unis et l'Angleterre—c'est celui que l'on désigne ordinairement sous le nom de Clayton-Bulwer, à cause des signataires John M. Clayton pour les Etats-Unis et sir Henry Lytton Bulwer pour la Grande-Bretagne. Il est tout écrit au point de vue du canal qui pourrait être construit au Nicaragua, et dont on garantit, de part et d'autre la neutralité. Les deux puissances étendent leur protection à toutes autres voies praticables de communication, soit canal ou chemin de fer, et elles se déclarent prêtes à donner appui et encouragement à telles personnes ou à telle compagnie qui offriront les premières de se charger de l'entreprise, possédant d'ailleurs le capital nécessaire et ayant l'agrément des autorités locales.

Je ne vois rien de plus dans ce traité, dont on a parlé si souvent depuis que la construction du canal de Panama est commencé. Il a pu avoir, en 1850, une certaine signification, mais à présent il n'est que lettre morte, ou à peu près.

Une compagnie particulière trancha en quelque sorte toutes les difficultés du moment en construisant un chemin de fer de Colon à Panama. Cette entreprise fut achevée en 1855 et détourna pour quelque temps l'attention qui s'était portée sur un projet de canal.

En 1857 il y eut force échange de notes diplomatiques entre l'Angleterre et les Etats-Unis au sujet de la neutralité de l'isthme.

Le sénateur français Ferdinand Barrot obtint, en 1860, à Bogota, une concession pour un canal interocéanique, qui demeura sans effet faute de cautionnement.

En résumé, depuis 1835, les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, n'ont guère cessé de s'occuper de l'isthme qui, d'après leurs prévisions, devait être coupé un jour pour livrer passage aux bâtiments allant d'une mer à l'autre. L'une des préoccupations des puissances paraît avoir été surtout d'assurer la neutralité du canal, car elles se redoutaient les unes les autres et la presse américaine prêchait hautement la doctrine Monroe.

*
* *
.

En 1868-70 et 1876-78, M. Wyse reprit ces études, avec une ardeur, une science et un dévouement au-dessus de tout éloge. Il y dépensa une somme énorme. Ses principaux collaborateurs furent Armand Reclus, Louis Verbrugge, P. J. Sosa, O. Bixis, V. Celler, W. Brooks, L. Lacharme, N. Beaudoin. C'est le général Etienne Turr, beau-frère de M. Wyse qui présidait à la direction du bureau, à Paris. Après bien des courses et des travaux que des ingénieurs ont admirés, M. Wyse fixa son choix sur la ligne de Colon à Panama et trouva le moyen pratique de construire un canal à niveau, c'est-à-dire sans écluses, et qui doit répondre à toutes les conditions exigées. Il n'existait pas moins de dix projets avant que le sien ne fut mis au jour et adopté.

Sa principale idée consiste à tirer parti de deux fleuves qui se déversent dans les océans, l'un à Colon, l'autre à Panama.

Celui qui se dirige du milieu de l'isthme vers Panama est le Rio Grande ; c'est le plus court et le moins difficile à maîtriser ; toutefois, le canal l'utilise assez peu.

L'autre, qui se nomme le Chagrès, a beaucoup fait parler de lui, parceque on le regardait comme indomptable. Il sort des montagnes du centre de l'isthme et roule ses eaux dans la direction du sud au nord. Parvenu à l'endroit où se rencontre la ligne qui va de Panama à Colon, il fait un coude brusque et se dirige vers Colon. Cette dernière partie de son cours

est donc placée comme dos à dos avec le Rio Grande. En partant de Colon, le canal remontera le Chagres puis descendra le Rio Grande. Voilà l'idée.

Mais le Chagres est capricieux. Il est tout en boucles, en méandres, en contorsions, et parfois il se gonfle outre mesure. M. Wyse l'arrête par un barrage au coude, ce qui permet de régulariser son volume d'eau avant qu'il n'arrive au canal. Quant à la partie inférieure du fleuve, M. Wyse l'a épousée, selon le mot consacré. Il coupe droit devant lui à travers le sol et se laisse fréquenter par les replis du fleuve, qu'il modère et relâche à son gré au moyen de barrages bien simples. Le canal est donc à ciel ouvert et n'a besoin ni d'écluses ni de levées considérables.

Certaines hauteurs qu'il fallait traverser ont donné lieu à des contestations entre hommes de l'art. On s'accorde à dire que toutes, moins une, doivent être coupées en gardant le ciel pour plafond. Cette élévation que M. Wyse voulait d'abord percer par un tunnel, va être coupée aussi, parce que la chose est possible et que ce sera un ouvrage fait à toujours, sans frais d'entretien pour l'avenir.

M. Wyse estimait à cent cinquante millions de piastres le coût de tous les travaux. Certaines modifications ayant été faites au plan, il est probable que la dépense atteindra le chiffre de deux cents millions.

Avant que de retourner en France avec ses calculs, M. Bonaparte Wyse visita la capitale des Etats-Unis de Colombie, et au printemps de 1878, il y signa le traité Salgar-Wyse, qui renferme les dispositions-suivantes :

La Colombie accorde à une compagnie anonyme universelle qui devra se former, le droit d'ouvrir un canal sur son territoire et de l'exploiter durant quatre-vingt dix-neuf ans, après quoi la propriété en appartiendra à la Colombie. Dans ce but, il est accordé les terres nécessaires pour la construction

et l'entretien du canal. La Colombie se réserve le passage de ses troupes et de ses fonctionnaires en tout temps. Le canal sera neutre; par conséquent la marine marchande y passera sans obstacle même en temps de guerre. La compagnie pourra construire aussi et posséder un chemin de fer. Nulle marchandise en transit ne sera frappée de droit, mais tout ce qui entre dans les Etats de Colombie tombe, comme de coutume, sous les lois d'impôts de ce pays.

Muni de cette pièce importante, M. Wyse se rendit à New-York, siège de la compagnie du chemin de fer de Panama, et obtint (février 1879) la permission d'acheter toutes les actions de la compagnie, et autres arrangements qu'il est inutile de détailler ici. La compagnie se réserve des droits d'exploitation durant une certaine période.

Il s'agissait après cela, de faire consentir le gouvernement des Etats-Unis à envoyer une commission d'ingénieurs au congrès international de Paris où devait être fait le choix définitif des projets soumis. Après une lutte d'adresse, dans laquelle le mauvais vouloir américain se manifesta clairement, M. Wyse fit consentir M. Evarts à nommer la commission qu'on lui demandait.

Au mois de mai 1879, le congrès de Paris approuva par soixante et quatorze votes contre huit le projet de M. Wyse.

*
* *

Cette décision complétait, sans que l'on parût y penser, le projet du canal de Suez.

Vasco de Gama avait trouvé en doublant le cap de Bonne-Espérance une route qui menait aux Indes—mais une fois rendu là il fallait revenir par la même voie.

M. de Lesseps, abrégeant le trajet, fait passer les vaisseaux par l'isthme de Suez—mais une fois aux Indes ou en Chine, il faut revenir, soit par Suez, soit par le cap de Bonne-Espérance.

Une fois le canal de Panama devenu praticable, les navires suivront les vents qui font le tour du monde, et au lieu de retourner sur leurs pas iront toujours devant eux. Ils pourront prendre des chargements en France, par exemple, passer par Suez, et les déposer aux Indes ; de là transporter certains produits aux côtes de l'Amérique ; franchir Panama avec un autre frêt, atteindre l'Angleterre, la France ou l'Espagne, pour recommencer aussitôt la même course.

Suez est un cul de sac. Avec Panama ouvert il n'y a plus de voie fermée. Les deux entreprises n'en font qu'une seule.

* *
*

Il se soulève une question fort intéressante. Je cite M. Wyse :

“ Voici plus de dix-sept ans que je me suis dévoué à ces études et que, jeune enseigne de vaisseau, j'ai exploré l'isthme pour la première fois. Je le connais sur toute son étendue et à tous les points de vue et, bien qu'on ait cherché avec la mauvaise foi la plus évidente, et dans un but que je ne qualifierai, à dissimuler au public européen surtout, cette compétence toute spéciale en organisant autour de mon nom la conspiration du silence, personne ne saurait invoquer une expérience plus complète et plus assidue de tous les détails de cette grandiose entreprise....

“ A peine le Congrès international du canal interocéanique tenu à Paris en 1879 eut-il approuvé avec éclat la solution si laborieusement préparée que nous eûmes conditionnellement nos études et nos concessions à une personnalité fort en vue et d'une activité merveilleuse, douée d'un bonheur nonpareil, animée d'une foi juvénile dans le succès des travaux à accomplir, des plus sympathiques au public, mais jusqu'alors complètement étrangère à nos efforts, qu'elle s'était contentée de suivre de loin d'un œil d'ailleurs très favorable. Par excès de zèle, sans doute, l'entourage du concessionnaire manœuvra de

façon à éclipser les véritables promoteurs de l'entreprise sous le retentissement de cette nouvelle et puissante intervention. Comptant sur le bon sens public pour faire plus tard la part de chacun suivant ses actes, je dus taire mon légitime étonnement en présence d'accaparements de gloire fort utiles, assurait-on, à la réussite des combinaisons imaginées, mais d'autant plus singuliers que le prestige de M. Ferdinand de Lesseps, qui se substituait à nous, n'avait certes pas besoin d'être rehaussé. Si je revendique hautement l'honneur d'avoir résolu, sous toutes ses faces, un problème compliqué, cherché depuis quatre siècles, et dont je persiste à croire les conséquences extrêmement fécondes pour l'humanité toute entière, je tiens aussi à ce que l'on sache bien qu'il ne m'incombe aucune part de responsabilité dans la direction bizarre donnée en dernier lieu à cette gigantesque entreprise... Puissé-je, comme consécration suprême de mes travaux, avoir la joie et l'honneur de commander le premier navire qui passera directement de la mer des Antilles au vaste océan découvert par l'infortuné Balboa."

* * *

La situation actuelle est donc celle-ci : Un canal va relier les deux mers : c'est le fruit des travaux d'un grand ingénieur ; c'est, en second lieu, le fruit de la clairvoyance d'un homme de direction qui, à l'heure propice, s'est emparé de l'idée pratique et la mêle avec sa renommée.

Peut-être ne fallait-il pas moins que cette coïncidence pour assurer le succès de l'entreprise. Voyez les Américains : ils avaient foi dans l'isthme du Nicaragua, ils sont en train d'y faire un canal. Leur confiance a-t-elle été ébranlée par les calculs si complets et si concluants de M. Bonaparte Wyse ? Non. Si M. Wyse eut subi des retards ou qu'il eut manqué l'entreprise faute d'argent, les Américains se seraient mis à l'œuvre tout de même. Deux canaux sont possibles, deux sont praticables, deux sont demandés. Trois, si possible. Le commerce du globe veut absolument rouler autour de l'Equateur. Plus nous ouvrirons de voies sur cette ligne, plus

le monde entier en profitera. Nos chemins de fer de l'Atlantique au Pacifique à travers le continent nord ne seront jamais de trop. Faisons des chemins de fer et des canaux !

Le canal du Nicaragua se construit. La traversée est de cinq jours. Qu'importe ? Il donnera ce qu'il promet. Panama promet davantage ; il le donnera. Notre " Pacifique Canadien " enregistre déjà des merveilles. Celui des États-Unis également. Il faut dix voies de communication entre l'Europe et l'Asie. Créons ces voies. La découverte de Colomb ne sera complète que le jour où l'on partira d'un point quelconque pour arriver à un point quelconque sans avoir à contourner des continents. Tout droit ! c'est le mot d'ordre. Tout droit ! c'est l'avenir.

Qu'un bâtiment parte de France ou d'Angleterre, mais qu'il ne revienne pas sans avoir fait le tour du globe. Qu'une pièce de marchandise ne se promène plus d'un port à l'autre : qu'elle aille à sa destination sans s'arrêter.

Que la navigation, partant du nord pour aller au sud et revenir, se transforme en navigation allant de l'est à l'ouest ou de l'ouest à l'est, et que tous les pays en profitent !

Que le fabricant vende ses produits aux antipodes comme il les vendait hier aux faubourgs de sa ville natale. Que le Canada, ou Panama, ou les Indes soient porte à porte—c'est pour le mieux. Notre siècle le demande. Les siècles à venir se rendront maîtres de cette situation si nous ne la créons immédiatement. Il appartient aux hommes de notre temps de fonder l'ordre nouveau. Ayons des voies ferrées, coupons les langues de terre, emparons-nous du globe, diminuons les distances, rapprochons les peuples par des moyens artificiels, étendons les connaissances humaines, brisons les barrières de l'ignorance, pénétrons partout—et le monde aura marché, grâce à nos efforts. Ne sommes-nous pas sur cette terre pour la connaître, la posséder, la subjuguier, en faire notre domaine ? Le travail des esprits féconds aura toujours le premier rôle dans ce monde en apparence futile mais en réalité avide du progrès.

BENJAMIN SULTE.

LE PESSIMISME

A propos d'un livre récent—(Essais de critique, par Chs Fûster)

Il nous est arrivé de France, il n'y a pas longtemps, un livre que nous tenons à signaler au public lettré du Canada, non pas seulement à cause de sa valeur intrinsèque, qui est incontestable ; mais encore et surtout à cause du sentiment qui l'a dicté et qui est tout à l'honneur de l'auteur.

Les *Essais de critique* sont une tentative de réaction contre les tendances d'une école littéraire moderne qui, en Europe, en France surtout, a déjà réussi à introduire dans les idées un élément de désagrégation aussi funeste aux mœurs qu'aux lettres, je veux parler de l'école pessimiste dont la plus récente expression est le *décadentisme*, pour employer le terme reçu.

Fruit amer et empoisonné d'un siècle de bouleversements inouis qui n'ont laissé debout presque rien des idées et des traditions dont le Vieux Monde a si longtemps vécu, le pessimisme n'est en définitive que l'école du doute, de l'ennui à outrance et sans cause, de la défiance de soi-même et des autres. Son terme fatal est le dégoût, la négation de tout. Il faut lire, pour s'en convaincre, les œuvres de ses représentants les plus autorisés : Flaubert, Schopenhauer, Hartmann, Rod, Paul Bourget, Leconte de Lisle, etc., etc.

Ce dernier vous dira que le *néant divin* l'attire invinciblement, qu'il a compris

“ La honte de penser, et l'horreur d'être un homme,”

et, s'adressant aux morts, il leur demandera *s'ils dorment tout entiers*.

“ On ne peut le nier,” s'écrie l'auteur des *Essais de critique*,

“ cette époque est triste, et ceux qui la peignent sont tristes. La foi s'en est allée, et non seulement la foi morale, mais la foi intellectuelle, plus vite attaquée, plus tard abattue que la foi morale.” Et ailleurs :

“ Nous ne sommes... ni des croyants, ni des épicuriens : nous ne savons plus prier, et nous ne savons plus jouir. On nous enseigne une philosophie triste et désenchantée, une philosophie qui, certes, n'a rien de lyrique, ni de lumineux. Adieu la vieille foi pour laquelle on mourait, ou les plaisirs faciles, les joies aimables qui vous aidaient à vivre.”

Tristesse, ennui, découragement, dégoût, haine de la vie, telles sont, encore une fois, les idées de l'école pessimiste. Mais dans presque toutes les œuvres malsaines qui naissent sous l'influence de ces idées, il faut faire la part du convenu, tranchons le mot, de la *pose*. A l'exception de quelques convaincus, de quelques malades dignes de pitié, et qui paraissent sentir réellement les douleurs qu'ils peignent avec beaucoup de talent, les pessimistes, et surtout les décadents ne sont guère que des charlatans littéraires.

Le goût du jour est au nouveau, au rare, à l'étrange, à l'étonnant, à tout ce qui sort des idées reçues; des règles ordinaires de la vie, et nombre d'écrivains, surtout des jeunes gens, les uns pour se rendre intéressants, les autres pour battre monnaie, ne craignent pas de prostituer leur plume à la satisfaction de cette tendance dépravée.

Pauvres gens ! qui croient de bon ton de se séparer du commun des mortels, et qui feignent des sentiments et des sensations extraordinaires pour faire croire qu'ils sont d'une argile supérieure à la nôtre. C'est de ceux-là que parle M. F. Brunetière, dans la Revue des Deux-Mondes, au cours d'un remarquable article sur Lamartine. “ Si le ciel, en naissant,” dit-il, “ ne les a pas affligés d'une maladie morale, ils s'en procurent une, la plus rare qu'ils puissent, et la poésie désormais ne

“ consiste pour eux que dans l'analyse de leur cas pathologique, ou le savant étalage de leur infirmité.”

“ Ils ont créé, dit à son tour M. Ch. Fuster, un art tout nouveau, une poésie qui n'a rien de commun avec notre école romantique, et qui prétend atteindre, par le nuageux de la forme, et le vague de la pensée à je ne sais quels effets physiques de tristesse et d'ennui.”

Le ridicule est encore le meilleur remède à ces névroses de convention, et c'est là l'opinion d'un poète plein d'esprit et de malice, M. Emery Desbrosses, qui dédiait récemment aux pessimistes le sonnet que voici.

PESSIMISME

“ Ils s'en allaient tous deux, névropathiquement,
Amers, découragés, fort las de cette vie,
Résolus d'en finir au plus tôt, seulement
Désireux de trouver la plus douce agonie.

Ils avaient cru d'abord à tout fier sentiment :
Amour, religion, famille, honneur, patrie ;
Mais, s'étant avisés que tout cela nous ment,
Et qu'aimer, dans le fond, n'est qu'une duperie.

(Les amoureux faisant le jeu du genre humain !)
Ils s'en allaient, mettant, Schopenhauer en main,
Leurs songes au creuset des dures analyses.

Ils avaient lu Hartmann, Rod, un jour d'exeat,
Leur âme s'emplissait de morbides *hantises*,
Et tous les deux . . . chauffaient leur baccalauréat.”

Mais revenons aux *Essais de Critique*.

Le livre est un recueil d'articles détachés “ écrits mois par mois,” au fur et à mesure des besoins d'une revue, la *Revue Littéraire et Artistique*, mais qui procèdent presque tous d'une idée-mère, comme je le disais en commençant, d'une idée optimiste.

Tous n'ont certes pas la même valeur, mais tous sont écrits avec talent. On y respire comme une atmosphère de jeunesse, tout imprégnée de sentiments élevés et d'idées généreuses. On y sent un homme convaincu qui s'efforce de faire passer sa conviction chez les autres, mais désespérant parfois d'y réussir, tant le mal est devenu général et profond. Bien plus, à certaines heures, il ne peut se défendre entièrement lui-même de l'invasion des idées qu'il a entrepris de combattre.

Lisez plutôt : " Il faut, pour supporter les misères humaines, " dit-il au cours de son article sur M. Paul Bourget, une exal- " tation que le pessimisme raisonné rendrait impossible " Non que nous voulions célébrer la vie. Elle est triste, elle " est monotone, elle est bizarrement cruelle,—mais il faut " l'exalter pour la rendre supportable. Les uns l'exaltent en " ayant la foi : ce sont les croyants, les chrétiens des premiers " siècles, les huguenots envoyés aux galères, les fakirs indous, " les sublimes visionnaires qui ont pu saisir ce bonheur admi- " rable de croire. Les autres, moins triomphants, exaltent " pourtant la vie, et ils ont raison. Ils ont raison, car la vie " a pour chacun, une fois au moins dans son éternité de dou- " leurs, l'heure exquise qui ferait accepter toutes les autres."

Nous pourrions multiplier les citations de ce genre où perçait, en dépit de ses protestations, une certaine tendance pessimiste produite sans doute par l'influence du milieu où vit l'auteur, et à laquelle il se soustraira, nous en sommes convaincus, par le désir et la recherche du vrai, comme aussi par le spectacle des excès de l'école contre laquelle il guerroyait avec tant de talent.

Au point de vue catholique l'auteur des *Essais de Critique* n'est pas irréprochable ; mais, il faut le dire, jamais, dans tout son livre, on ne trouve ni une appréciation hostile du dogme ou des traditions catholiques, ni rien qui sente le parti pris.

Le plus gros reproche qu'on puisse lui faire porte sur son appréciation de Victor Hugo et de son œuvre. Personne plus

que nous, n'admire le génie du grand poète, et nous connaissons bien peu de choses qui se puissent comparer à ses premières poésies : mais dire, avec M. Fuster, que Victor Hugo a été *l'homme du devoir*, voilà ce que nous ne pouvons pas, nous souvenant que, vers la fin de sa vie trop longue pour sa gloire, il en est venu à tout nier, tout, jusqu'à Dieu, jusqu'à l'âme, jusqu'à la notion la plus essentielle de l'âme humaine : la distinction entre le bien et le mal, et à confondre Béliar et Jésus.

Après cette déclaration de principes et cette affirmation de notre foi, qui n'est pas celle de l'auteur des *Essais de Critique*, nous n'avons plus que des éloges à lui faire.

Son livre est destiné à produire beaucoup de bien parmi le public auquel il s'adresse plus spécialement. On le lira parce qu'il est écrit dans un style chaud, brillant, nerveux, dans un style qui a toutes les qualités du jour sans presque en avoir les défauts ; on le lira parce que l'auteur y a mis beaucoup de lui-même, de son cœur et de son âme ; on le lira parce qu'il est généralement vrai, et que, malgré tout, l'on va irrésistiblement vers la vérité ; on le lira enfin, parce que, dès les premières pages, on sent que M. Fuster a eu raison de dire avec Montaigne : *C'est icy, lecteur, un livre de bonne foy.*

ERNEST MARCEAU.

LAMARTINE

(SUITE)

Jamais aucun poète n'a porté plus loin que Lamartine la douceur du rythme et la pureté des accords.

Souvent l'idée chez lui n'a pas des contours bien nets ; elle voltige dans le vague, elle se perd dans un lointain vapoureux où l'on s'efforce vainement de la suivre. Mais, si le fonds manque de solidité et de richesse, la forme est toujours éblouissante. Le lecteur s'enivre d'harmonie et se laisse bercer doucement par les cadences sonores.

Comme Victor Hugo, l'auteur des *Méditations* n'a pas cette force suprême, ce nerf résolu, cette tenaille ardente de l'hémistiche qui tient le vers sur l'enclume, le façonne et le trempe énergiquement.

Flûte mélodieuse, Lamartine charme et parfois endort.

Clairon aux notes de cuivre, Hugo réveille, électrise et sonne le boute-selle, pour enfourcher Pégase au bord de l'Hippocrène.

Lamartine est un fleuve majestueux, qui coule paisiblement entre ses rives bordées d'un éternel ombrage ; Hugo est la cataracte rugissante, le torrent écumeux qui entraîne tout à sa suite au large sein des mers.

L'un est un cygne, l'autre est un aigle.

Hugo a la puissance du génie ; Lamartine a le calme, la grâce et la beauté du talent.

Sur les bords du golfe de Naples, notre jeune poète apprit l'envahissement de la France par les troupes alliées et le rétablissement de la dynastie des Bourbons. Il commanda des

chevaux de poste, accourut à Paris et sollicita du service, à la plus grande joie de son vieux père, toujours fidèle à Bellone, et qui traitait cavalièrement les Muses de bégueules, pensant dégoûter son fils de leur culte.

Mais nous soupçonnons Lamartine de n'être entré aux gardes du corps que pour fléchir les rigueurs de la bourse paternelle.

Aux Cent-Jours, il jeta l'épée, et ne voulut plus la reprendre quand Louis XVIII regagna les Tuileries en traversant le champ muet et désolé de Waterloo.

Lamartine avait alors un amour sérieux et profond.

Ce n'était plus ce pâle adolescent qui restait froid devant les angoisses d'une âme passionnée. Il comprenait toutes les ivresses, tous les délires ; mais il était écrit que le deuil impitoyable vengerait sur les joies présentes l'ignorance dédaigneuse et l'ingratitude involontaire du passé. La mort prit Elvire entre les bras du poète et l'emporta dans la tombe où Graziella dormait depuis cinq ans.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Seublait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais ! . . . Mais le prêtre entendit mon silence.
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
" Voilà le souvenir, et voilà l'espérance ;
Emportez-les, mon fils ! "

Le Lamartine chrétien date de cette époque.

Après une maladie grave, causée par la perte douloureuse qu'il avait faite, il brûla toutes ses poésies profanes et conserva seulement celles qui étaient empreintes du cachet de la foi.

Ses premières *Méditations* parurent en 1820.

Jamais le siècle n'avait été plus à la prose. Les plats versificateurs et les sots fabricants d'idylles de l'Empire avaient donné des nausées au public.

On croyait la poésie morte.

Quand on la vit reparaître avec sa brillante auréole, quand les sons d'une autre harpe éolienne se firent entendre, un cri d'admiration retentit d'un bout de la France à l'autre. On salua le poète comme un nouveau rédempteur, qui, la croix en main, brisait l'idole du matérialisme et détrônait Voltaire.

Chose étrange, dont personne alors ne put se rendre compte, Lamartine profita de ce magnifique succès pour mettre le pied dans la carrière de la diplomatie.

De nos jours, il semble vraiment que les poètes prennent à tâche de se déconsidérer aux yeux de leurs admirateurs par une persistance incompréhensible à descendre de leur trône de gloire et à se perdre dans l'ornière politique. On a beau leur crier gare ! et les prévenir qu'il n'appartient pas au Dante de se faire disciple de Malthus et de Machiavel, ils se montrent sourds à toutes les représentations, marchent droit au casse-cou, s'y heurtent en vrais aveugles, font la culbute, et se relèvent sans leur couronne de lauriers.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Il fut permis tout d'abord à Lamartine de croire que la politique n'étoufferait pas son génie.

En moins de deux ans, l'éditeur des *Méditations* vendit ce livre à quarante cinq mille exemplaires. Chacun lisait avec enthousiasme le *Lac*, la *Prière*, l'*Immortalité*, le *Chrézien*

mourant, le Soir, l'Automne, et vingt autres chefs-d'œuvre, parmi lesquels il ne faut pas oublier de mentionner cette magnifique Ode à Byron, de laquelle Châteaubriand disait :

“—Cela vaut mieux que tout mon *Génie du Christianisme.*”

Écoutons le prélude de ce combat sublime, où le poète de la foi lutte corps à corps avec le poète du doute et du désespoir :

La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
 L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine :
 Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
 Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
 Des rivages couverts des débris du naufrage,
 Ou des champs tout noircis des restes du carnage :
 Et tandis que l'oiseau, qui chante ses douleurs,
 Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
 Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
 Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
 Et là, seul, entouré de membres palpitants,
 De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
 Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
 bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
 Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
 Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
 Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
 Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu.
 A dit à l'espérance un éternel adieu !

Ce premier volume de poésie n'avait pas été signé, et pourtant toute l'Europe connut le nom de Lamartine.

Avec le succès le ciel lui accorda le bonheur.

Une autre Elvire, une blonde et gracieuse fille d'Albion, qu'il avait déjà rencontrée aux eaux d'Aix, lui apparut de nouveau sous le ciel de Florence.

Le poète venait d'être envoyé en Toscane comme attaché d'ambassade.

Deux mois après, il épousait la charmante Anglaise. Eprise de la gloire de Lamartine, elle lui donna son cœur et une dot splendide.

En 1823 parut le second volume des *Méditations*. Il eut tout le retentissement du premier. On trouva seulement que le royalisme du poète aurait dû se montrer plus généreux et ne pas récriminer sur la tombe du martyr de Sainte-Hélène.

L'*Ode à Bonaparte* et le *Chant du Sacre* décidèrent le gouvernement à offrir la croix à M. de Lamartine.

À cette époque, un de ses oncles mourut et l'institua son légataire universel. Il eut, dès lors, une fortune considérable, dont il dépensa les revenus en prince, soit à Londres, soit à Naples, où il fut envoyé successivement comme secrétaire d'ambassade. Bientôt il o' tint de monter un échelon de plus, et retourna en Toscane avec le titre de chargé d'affaires.

Ici nous nous arrêterons pour étudier un peu notre personnage.

Le moment est venu de tracer sa silhouette au physique comme au moral.

M. de Lamartine est beau ; son front a un cachet de noblesse inouïe. Dans son regard on remarque tout à la fois de la dignité, de la douceur et de l'orgueil.

Gâté par les cajoleries du monde, il pose continuellement comme posait Louis XIV, mais sans être aussi roide dans ses allures ; il sait joindre une grâce exquise à son grand air. Pensant qu'on l'admire sans cesse, il se rengorge avec la plus parfaite conviction de son mérite et une bonne foi merveilleuse.

Un soir qu'il avait daigné lire quelques strophes dans un cercle, la maîtresse de la maison dit à une de ses amies :

—Tu viens de voir et d'entendre l'illustre poète. L'as-tu bien examiné ?

—Oui.

—Comment le trouves-tu ?

—Je trouve qu'il ressemble à un paon.

—Qu'oses-tu dire ?

—Ma chère, le paon est un oiseau qui a de fort vilains pieds, qui chante mal et qui fait la roue : M. de Lamartine chante bien, voilà toute la différence.

Tout le monde ne juge pas avec autant de sévérité notre poète. Nous avons entendu quelqu'un lui dire un jour : " Vous étiez né pour être roi."

Effectivement, son imperturbable majesté, son amour de la représentation, son goût pour la flatterie, sa manière large et généreuse de jeter l'or par la fenêtre, son courage que rien n'étonne, et surtout le sourire triomphant avec lequel il accueille les dames, en eussent fait un monarque accompli.

Un de nos plus spirituels feuilletonistes a dit de Lamartine :

" C'est un sultan qui n'a point de mouchoir."

Il paraît que le mot ne manque pas d'une certaine justesse. Avec de grandes prétentions à régner sur les cœurs, et tout en se vantant de recevoir des lettres de femmes des quatre parties du monde, le poète n'abuse jamais de ses conquêtes ; il craint le tête-à-tête, sans doute au point de vue de sa dignité, qu'il veut conserver toujours.

Quand un sentiment d'admiration perce dans la contenance de ceux qui lui sont présentés, il conçoit pour eux une haute

estime, et le contraire a lieu quand on s'avise de ne pas tomber des nues à son aspect.

—Recommanderez-vous au ministre le jeune homme qui vous a donné hier une lettre de ma part ? lui demandait un de ses intimes.

—Non, vraiment, répondit l'auteur des *Méditations* ; c'est un garçon sans avenir : il n'a pas été ému en ma présence.

Très-friand de popularité, Lamartine ouvre ses salons au premier venu. Quand il sort en équipage, il offre ses chevaux et sa voiture à des gens qu'il connaît à peine, et continue sa route à pied, le tout pour se faire des admirateurs et des amis.

Dans le cours de son existence littéraire, il a reçu plus de quatre-vingt mille lettres de félicitations, auxquelles il se gardait bien de ne pas répondre. Tous les élèves de seconde et de rhétorique lui ont envoyé des vers. Chacun d'eux peut montrer un autographe analogue à celui-ci :

“ Monsieur,

“ Vous êtes plus poète que moi. Travaillez avec courage ; cultivez votre beau talent, et comptez sur la gloire.

“ LAMARTINE.”

Avide de louanges, il les accepte comme on les lui donne et les rend avec usure. On peut lui brûler intrépidement sous le nez tous les parfums de l'Arabie, sans qu'il se plaigne d'avoir mal au cerveau.

Mais, en laissant de côté ces petits ridicules, fort pardonnable après tout, on remarque chez notre poète les qualités les plus précieuses ; il est doué des plus riches dons du cœur. Jamais un malheureux n'a frappé à sa porte sans être secouru. Tous ses honoraires, comme membre du gouvernement provisoire, ont été distribués aux écrivains pauvres, sans demande

de leur part, et avec des lettres charmantes qui doublaient le prix du bienfait.

Lamartine est une de ces belles natures chevaleresques des anciens jours, devenues si rares à notre époque.

Souvent, dans ses excursions lointaines, il a vu la mort en face sans pâlir, et plus d'une fois il a joué sa vie avec tout le calme du vrai courage.

Un matin, à Florence, la porte de son cabinet de travail s'ouvre avec fracas.

— Qui ose rentrer ainsi chez moi ? dit le poète, quittant son siège et regardant avec surprise un militaire de haut grade, qui s'approche l'œil menaçant et un livre à la main.

— Vous êtes M. de Lamartine ? demande ce visiteur inattendu.

— Oui, monsieur.

— Vous avez écrit le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold* ?

— J'en conviens, répondit le poète. Daignez, je vous prie, m'expliquer le motif...

— Qui m'amène chez vous ? Il me semble que ce livre vous l'indique suffisamment. Je suis le colonel Pepé, frère du général de ce nom. L'Italie est ma terre natale ; or vous avez insulté l'Italie.

— Mais, monsieur...

— Peut-être ne vous souvenez-vous plus du passage ? Il faut aider votre mémoire.

Ouvrant alors son volume, le colonel lut à haute voix :

“ Terre où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
Où sous un sol vieilli les hommes naissent vieux...”

—Apprenez que je suis jeune et que j'ai du sang chaud dans les veines ! dit avec fougue le lecteur en s'interrompant. Mais permettez, j'achève :

“ OÙ sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre...”

—Corbleu ! mon épée vous prouvera le contraire, et nous allons nous battre à l'instant même, au grand jour, si vous n'effacez pas de votre œuvre ces vers ignominieux.

—Pardon ! dit Lamartine avec calme : je cède quelquefois à une prière ; à une menace, jamais.

—Fort bien ! Voilà de la poésie qui vous mènera loin. Mais écoutez, ce n'est pas tout :

“ Adieu ! pleure ta chute en vantant tes héros !
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonue, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine...”

Sanguè di Cristo ! vous allez m'enlever cette poussière-là, monsieur !

—Non, dit le poète. Vous essayez d'employer avec moi l'intimidation, vous tombez mal. Je ne ferai point de ratures à mon œuvre. Du reste, je suis à vos ordres.

—Partons ! cria le colonel.

—Volontiers, dit Lamartine.

Ils se battirent au fond du jardin même de l'ambassade, et l'auteur du *Pèlerinage d'Harold* reçut une grave blessure.

Six semaines durant, il fut entre la vie et la mort.

Tout Florence blâma le brutal patriote qui avait failli tuer le plus aimable des poètes pour une antithèse. On alla s'ins-

crire chez Lamartine, on prenait d'heure en heure le bulletin de sa santé ; le jour de sa guérison fut un jour d'allégresse.

Les dames italiennes aiment les fêtes et le plaisir : elles eussent regretté vivement les soirées quasi-royales du chargé d'affaires de France.

Au milieu de ses travaux diplomatiques, Lamartine continuait de se livrer à la poésie. Son talent grandissait, bercé par d'universels éloges. De retour à Paris, il publia, au mois de mai 1829, les *Harmonies poétiques et religieuses*, livre sublime qui le fit entrer à l'Académie en triomphateur.

Nous ne citerons pas la quantité de chefs-d'œuvre que les *Harmonies* contiennent. Les vers du poète spiritualiste sont dans toutes les mémoires ; ils renferment des consolations et de pieux accents pour tous les âges.

O père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux :
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère ;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

.....

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
 Au mendiant le pain qu'il pleure,
 A l'orphelin une demeure,
 Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
 Au père qui craint le Seigneur ;
 Donne-moi sagesse et bonheur,
 Pour que ma mère soit heureuse !

On parlait d'envoyer, à cette époque, un ministre plénipotentiaire en Grèce. Le gouvernement se décidait à confier à Lamartine ces hautes fonctions, lorsque tout à coup la Révolution de juillet éclata.

Notre poète fut terrassé.

La vieille couronne de Charlemagne et de saint Louis tombait encore une fois dans les ruisseaux fangeux de l'émeute ; le peuple la ramassait pour l'offrir à Louis-Philippe, qui la prit telle quelle, et ne l'essuya pas.

Au lieu de partir pour la Grèce, Lamartine alla boudier sous les ombrages de Saint-Point, noble manoir féodal qu'il devait à l'héritage de son oncle.

Mais bientôt il se fatigua de sa retraite. La gloire des lettres étaient loin de lui suffire. N'être pour son pays qu'un grand poète, c'est triste !

Les succès de M. Guizot empêchaient Lamartine de dormir.

Écoutez ce qu'il écrivait alors :

“ Le passé n'est plus qu'un rêve ; il ne faut pas le pleurer inutilement, il ne faut pas prendre sa part d'une faute que l'on n'a point commise ; il faut rentrer dans les rangs des citoyens, penser, parler, agir, combattre avec la famille des familles, avec le pays ! ”

Impossible de faire une avance plus directe au nouveau pouvoir.

Mais les électeurs de Toulon et de Dunkerque s'obstinèrent à ne point comprendre tout l'à-propos de ce revirement. Ils eurent l'indélicatesse de refuser leurs votes à M. de Lamartine, bien qu'il les eût demandés avec beaucoup de grâce.

La *Némésis*, rédigée par Méry et Barthélemy, fouetta rudement le poète.

Celui-ci, pour répondre, se plaça, comme un aigle outragé, au plus haut sommet d'un nuage, oubliant qu'il se trouvait à terre, près d'une urne électorale, quand il avait reçu des coups de verge.

Humilié de ne pas entrer à la Chambre, M. de Lamartine résolut de priver son ingrate patrie de sa présence.

Il s'embarqua bientôt à Marseille avec sa femme et sa fille Julia, monté sur un navire qui lui appartenait et dont l'équipage était à ses ordres.

Si la politique perdit à ce départ, les lettres y gagnèrent un beau livre.

Lamartine, comme on dit vulgairement, faisait contre fortune bon cœur, et sacrifiait provisoirement à sa muse toutes ses prétentions parlementaires.

“ Je brûlais, dit-il, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait ; ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif ; ces fleuves qui sortaient du paradis terrestre ; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Je rêvais un voyage en Orient comme un grand acte de ma vie intérieure ; je construisais éternellement dans ma pensée une vaste épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale. Il me semblait que les doutes de

l'esprit, que les perplexités religieuses devaient trouver là leur solution et leur apaisement."

A la bonne heure !

Nous retrouvons notre poète tel que nous aimons à le voir, tel qu'il aurait dû rester toujours, s'il eût été conséquent avec lui-même.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie !

Hélas ! le démon jaloux de la tribune devait couper les ailes au cygne harmonieux.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

(*A suivre.*)

LA PETITE COUSINE

Un jour vint à notre maison
Une petite demoiselle ;
C'était au temps de la moisson ;
J'étais en vacances comme elle.

Un beau sourire triomphant
Étoilait sa lèvre mutine,
Ma mère me dit : " Mon enfant.
Voilà ta petite cousine ! "

J'avais alors douze ans : c'était
L'âge qu'avait aussi Marie,
Et pour nous l'oiseau bleu chantait
Sur la même branche fleurie.

J'avais un esquif de bouleau
Pavoisé d'un briu d'aubépine :
Je courus le lancer sur l'eau
Avec ma petite cousine.

Or, comme nous tendions le cou
Vers l'onde pleine de lumière,
Son pied glissa sur un caillou,
Elle tomba dans la rivière.

Mais sa main ne me quitta pas,
Et sur une berge voisine
Je pus l'emporter dans mes bras,
Ma pauvre petite cousine !

Pendant que le soleil séchait
Sa robe suspendue aux branches,
Notre mère l'endimanchait
Dans mon habit des grands dimanches.

Mon chapeau semblait à dessein
Pencher sur son oreille fine :
Oh ! le charmant petit cousin !
Qu'était ma petite cousine !

Quand il fallut nous séparer,
Les vacances étant finies,
Nous fîmes une heure à pleurer,
Nos mains tout doucement unies.

Puis la fleur des vagues amours
Au fond de mon cœur prit racine :
Et dans mes rêves tous les jours,
Passait ma petite cousine.

Un matin que j'étais seulé,
J'embrassais dans ma rêverie
Le chapeau qui me rappelait
Les cheveux mouillés de Marie.

On vient, on m'appelle au parloir...
Hélas ! tout est deuil et ruine :
Le soir, j'avais un crêpe noir
Sur le chapeau de ma cousine.

Depuis, j'ai regretté souvent
Les jours heureux de mon enfance,
La rivière où chantait le vent,
L'amour où chantait l'innocence.

Je livre au sort de longs combats,
Et souvent ma tête s'incline...
Heureux qui n'a pas ici-bas,
Perdu sa petite cousine !

CLOVIS HUGUES.

RESTONS CHRÉTIENS

Quand le Vieux Monde, usé, sombre dans l'anarchie,
Quand des plus nobles freins sa Science affranchie
A tous les vents du ciel disperse le passé ;
Quand des peuples entiers chassent Dieu de ses temples,
Il faut aux dévoyés de sublimes exemples
Pour refaire le jour en leur esprit faussé.

Terre où germa toujours l'esprit apostolique,
O mon pays aimé ! la France catholique,
Aux jours de ses grandeurs, t'arrosa de son sang.
Plus tard, quand son étoile à tes cieux fut éteinte,
Portant bien haut son nom et sa croyance sainte,
Tu gardas son génie aux bords du St-Laurent.

O les longues douleurs ! les déboires sans nombre,
Et les combats géants de cette époque sombre
Où tout nous trahissait, hors nous-mêmes et Dieu !
Où du sang de nos cœurs on nous faisait un crime,
Où côtoyant sans cesse un insondable abîme,
D'un peuple à chaque pas la vie était en jeu !

Et, cependant, tu vis, libre, plein d'espérance,
O mon pays aimé, fier d'être encore la France !
La haine a, bien souvent, cru te mettre au tombeau ;
Mais, non, tes longs malheurs ont passé comme un rêve :
Maintenant, chaque fois que ton soleil se lève,
L'horizon se déroule et plus vaste et plus beau.

Ah ! souviens-toi toujours de ces héros austères,
Magnanimes chrétiens, tes modèles, tes pères ;
Pour toute sainte cause, ils mouraient sans trembler.
Tant que la grande voix qui monte de leur cendre
Au cœur de tes enfants saura se faire entendre,
Oseront-ils jamais ne pas leur ressembler ?

Au Dieu que, de partout, l'homme en démençe exile
Elève des autels, ouvre un fidèle asile :
En face du passé comment être apostat ?
Garde jalousement ta précoce sagesse,
Et les nobles élans de ta fière jeunesse :
Il est toujours trop tôt pour devenir ingrat.

Et quand le flot montant des nouvelles doctrines
Aura jonché le monde et les cœurs de ruines,
Le flambeau que le ciel mit jadis en ta main,
Aux hommes égarés cherchant parmi les ombres
Quelque lambeau du Vrai, perdu sous les décombres,
Viendra peut-être un jour indiquer leur chemin.

ERNEST MARCEAU.

Ottawa, septembre 1886.

ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

XII

(*Suite*)

O imprudente Antoinette ! comme elle trahissait sa faiblesse par ce naïf reproche ! Le sourire de triomphe qui se peignit sur le visage de Sternfield dit assez qu'il ne laissait pas passer cet aveu inaperçu. Cependant, ce fut avec une profonde humilité qu'il continua, en s'asseyant près de la jeune fille.

— Vous m'avez banni de votre présence, chère Antoinette, et je n'ai pas osé chercher à vous revoir jusqu'à ce que votre colère, que ma présomption avait peut-être provoquée avec raison, fût au moins un peu adoucie.

Mais à quoi servirait-il de suivre cet homme rusé du grand monde qui savait si bien jouer son amour, sa passion et son désespoir ! Quel moyen de résistance pouvait avoir contre lui cette faible et complaisante enfant que ne soutenaient plus les principes religieux aux saints enseignements desquels elle avait à dessein fermé son cœur ? Le tentateur, ainsi qu'on aurait pu le prévoir, triomphait ; et, comme il renouvelait pour la vingtième fois ses propositions d'un mariage immédiat, elle pencha sa tête sur son épaule et fondit en larmes.

— A ce soir, ma bien-aimée, dit-il en portant et reportant à ses lèvres, sa main froide qui déjà n'opposait plus qu'une bien faible résistance.

Les larmes de la jeune fille continuaient à couler, mais elle ne répondait pas. Cependant, dans ce silence même il y avait une réponse suffisante pour le militaire : il continua :

— L'excellente Madame d'Aulnay doit nous favoriser comme, d'ailleurs, elle l'a toujours fait, et ici même, dans son salon, le Docteur Ormsby, chapelain du régiment, va nous unir par ces liens sacrés qui me donneront le droit précieux de vous appeler ma femme.

— Le Dr Ormsby ! répéta Antoinette d'un air égaré qui prouvait qu'elle comprenait alors pour la première fois les circonstances exceptionnelles d'un mariage secret.

Oui, il en devait être ainsi. Un prêtre catholique ne voudrait pas, ou n'oserait pas la marier ainsi secrètement. D'un autre côté, son père était attendu d'un jour à l'autre : il n'y avait donc plus de temps pour l'hésitation et le délai. Bien que, depuis son arrivée chez Madame d'Aulnay, elle eut perdu beaucoup de cette piété, de cette droiture de sentiments qui avaient été ses qualités dominantes dans la maison de son père, quelle que négligente qu'elle eût été, depuis quelque temps, dans ses prières, dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, elle n'avait pas cependant encore perdu les immuables principes dans lesquels elle avait été élevée ; ce qui lui en restait suffisait pour la faire reculer devant l'idée d'un mariage clandestin qui ne recevrait pas la sanction de son père et cette bénédiction religieuse que, dès sa plus tendre enfance, elle avait été habituée à considérer comme essentielle à la cérémonie nuptiale.

Voyant augmenter son trouble, et en devinant parfaitement la cause, Sternfield se mit à faire l'éloge du Dr Ormsby qu'il représenta comme un homme bon et digne, et insinua en même temps combien légère était la différence des cérémonies.

— Ah ! oui, interrompit Antoinette en frissonnant : pour vous ce n'est qu'une cérémonie, mais pour moi c'est, ou plutôt ce devrait être un sacrement.

— Mais, ma bien-aimée, notre union, si vous le désirez, sera

de nouveau célébrée et bénie par un ministre de votre religion, dès que M. de Mirecourt aura été informé de notre mariage, ou avant,—dès demain—si vous l'exigez. Antoinette! ma chère Antoinette! y a-t-il quelque chose qu'un amour aussi profond que le mien hésiterait à vous accorder?

Silencieuse mais non convaincue, elle ne fit aucune réponse, car en ce moment l'amour parlait dans son cœur plus fort que les principes.

Après avoir ainsi vaincu toutes les objections, renversé tous les obstacles, Sternfield se mit alors à faire de nouvelles protestations d'amour et de reconnaissance, sans paraître remarquer, dans l'orgueil de son triomphe, que des pleurs coulaient en abondance sur les joues pâles de la jeune fille, et que la petite main qu'il tenait dans la sienne était froide comme un glaçon.

Cette entrevue un peu singulière fut interrompue par l'arrivée de Madame d'Aulnay. Un simple coup-d'œil jeté sur la contenance heureuse et triomphante de Sternfield et sur le visage agité de sa cousine suffit à Lucille pour se rendre de suite un compte exact de la véritable situation. A son arrivée, Antoinette se leva, et elle se préparait à quitter l'appartement, quand Audley, s'emparant de sa main sur laquelle il déposa un baiser ardent, lui dit à demi-voix.

— Antoinette! à ce soir, à sept heures!

— Eh! bien, Major Sternfield, je vois que vous avez diligemment mis votre temps à profit, puisque le jour et l'heure sont arrêtés, dit Madame d'Aulnay dès qu'Antoinette fut sortie.

Elle fixait en même temps sur lui un regard pénétrant.

Peut-être le joyeux triomphe qui rayonnait sur son beau visage s'opposait-il aux idées sentimentales qu'elle s'était faites de ce que devait être en pareille circonstance l'amour d'un

homme passionnément amoureux ; peut-être même commençait-elle à concevoir des craintes sur le bonheur futur de sa cousine, ce dont jusque-là elle n'avait pas eu le moindre souci ; mais ces soupçons et ces réflexions disparurent aussitôt, car Sternfield, qui avait probablement deviné sa pensée, s'avança vers elle en s'écriant :

— Ma chère Madame d'Aulnay, mon excellente amie, vous qui, avec une indulgence et une patience dont je vous serai éternellement reconnaissant, avez pris part à toutes mes pensées, à toutes mes espérances et à toutes mes craintes, ne vous étonnez pas de me voir ivre de joie : Antoinette a promis d'être ce soir même ma femme, par le plus sacré des sacrements. O la meilleure des amies ! laissez-moi m'agenouiller devant vous pour vous exprimer mes remerciements et ma gratitude sans bornes.

Le beau militaire paraissait réellement sincère. Aussi, sentant ses craintes complètement calmées, Lucille lui répondit, en souriant avec bonté :

— Assez, Major Sternfield ; je crois en votre sincérité. Et maintenant, puisque cette cérémonie solennelle doit véritablement avoir lieu ici ce soir, permettez que je vous donne congé, car j'ai beaucoup à faire.

Le jeune homme porta à ses lèvres la jolie main qui lui était présentée, sans rencontrer aucune résistance de la part de la coquette Lucille qui était également fière de ses jolis doigts effilés et de ses bagues, et qui ne tenait pas le moins du monde à les cacher.

Dès qu'il fut parti, Madame d'Aulnay se mit en frais d'entrer en besogne. Elle ne chercha pas de suite à voir Antoinette, l'état dans lequel elle l'avait trouvée en entrant lui fesant croire avec raison que ce serait un moment mal choisi pour la conversation. Elle se rendit donc dans sa chambre à elle,

sonna Jeanne, et s'enferma avec elle pendant une demi-heure pour lui donner des instructions concernant les détails du ménage. De là, elle alla trouver M. d'Aulnay et passa une autre demi-heure avec lui : elle se contenta de lui dire qu'Antoinette et elle attendaient pour le soir une couple d'amis qui devaient venir passer la veillée avec elles, sachant bien que cette déclaration suffirait pour tenir son mari dans la Bibliothèque. Déjà le jour tombait. Après avoir, en passant, jeté un coup-d'œil dans les salons afin de s'assurer que les lumières et le feu étaient bien allumés, elle monta à la chambre de sa cousine.

Antoinette était près de la fenêtre, le front appuyé sur les vitres, comme en contemplation devant la tempête qui sévissait au dehors, devant les énormes flocons de neige qui, poussés par un vent violent, venaient fouetter les carreaux, ou s'amas-saient en masses compactes, obscurcissant la terre et firmament.

Son impatience était jusqu'à un certain point justifiable, car Antoinette portait encore la robe sombre qu'elle avait depuis le matin ; aucun vêtement d'apparat, aucun ruban, aucune fleur attestaient par leur présence, hors de la garde-robe, que la jeune fille eût l'intention de faire une toilette plus convenable pour la circonstance. Mais lorsqu'elle tourna vers Lucille, son petit visage pâle qui portait l'empreinte des larmes, celle-ci en eût pitié et se crut tenue de la consoler au lieu de lui faire des reproches.

— Viens ici près du feu, mignonne, dit-elle avec bonté : car tu prendras du froid près de la fenêtre. De plus, il est temps que tu décides comment tu désires être mise ce soir, car il faut que tu paraisses de ton mieux.

La jeune fiancée ne répondit pas, mais l'abattement qui se lisait sur sa figure ordinairement calme et joyeuse indiquait combien ces détails secondaires lui étaient indifférents dans ce moment. Durant la dernière heure, un rude combat, aussi

violent que la tempête du dehors qu'elle regardait passer, s'était livré dans son cœur ; de meilleures pensées, de bonnes inspirations avaient puissamment lutté contre les raisons qu'elle se donnait pour remplir sa promesse vis-à-vis de Sternfield. La lutte n'était pas encore achevée ; car Madame d'Aulnay, justement alarmée de sa pâleur et du silence qu'elle observait, ayant répété ce qu'elle venait de dire. Antoinette s'écria :

— Lucille, je ne puis, je n'ose pas m'aventurer dans ce sentier fatal. Ce serait une union maudite de Dieu et des hommes.

— Juste ciel, enfant ! s'écria Lucille presque avec impatience : que rêves-tu donc là ? Il est cinq heures ; le ministre et ton fiancé doivent arriver dans deux heures, et tu n'es pas encore prête !

Madame d'Aulnay se laissa tomber sur une chaise, en proie au plus grand étonnement et à la plus vive indignation. Les destinées d'Antoinette de Mirecourt étaient en ce moment dans la balance. Un mot de bon avis, un regard d'encouragement lui auraient donné la force nécessaire pour s'éloigner du précipice au bord duquel elle se trouvait. Mais, hélas ! ce mot ne fut pas prononcé, ce regard ne fut pas donné. Au contraire, sa compagne s'écria :

— Es-tu insensée, Antoinette ? es-tu tout-à-fait insensée ? Ton consentement accordé ! ta promesse donnée ! ton fiancé et le ministre qui sont déjà en route ! . . .

— Mais, mon père ! Lucille, mon père ! interrompit la malheureuse jeune fille, dont la pâleur était devenue mortelle.

— Ne me parles pas de ton père ! répliqua vivement Madame d'Aulnay dont l'impatience avait dégénéré en colère. Le mal, si mal il y a, sera entièrement son fait. Car quel droit a-t-il de te donner à Louis Beauchesne, comme si tu étais une

propriété dont il voudrait se débarrasser. Décide maintenant, et pour toujours, entre le mari qu'il te destine et celui que ton cœur chérit. Oui, choisis entre Louis Beauchesne et Audley Sternfield! . . .

— Mais je perds du temps en paroles inutiles, ma cousine, continua-t-elle en adoucissant sa voix. Ton choix est déjà fait, quoique ton cœur opiniâtre se refuse à l'avouer. Je vois que je vais être obligée de faire ta toilette ; j'en rends grâce au ciel, car je suis déterminée à ce qu'Audley soit fier de toi.

XIII.

Allant à la garde-robe d'Antoinette, elle en prit une robe de soie rose qu'elle apporta à la jeune fille.

— Tu es trop pâle, lui dit-elle, pour porter du blanc ce soir ; d'ailleurs, comme nous devons être à peu près seuls, cela pourrait exciter la curiosité des domestiques. Cette couleur animée donnera, en outre, à ton teint la vivacité qui lui manque aussi complètement.

Sous les doigts habiles de Madame d'Aulnay, la toilette se fit rapidement ; mais cette promptitude n'empêcha pas que le résultat aurait pu être plus heureux si on y avait employé plus de temps. Le Major Sternfield avait une fiancée réellement belle.

— Descendons maintenant au salon, petite nerveuse, dit Lucille à sa cousine. Tu dois t'y asseoir tranquillement pendant au moins une demi-heure avant qu'ils arrivent, car j'entends les battements de ton cœur aussi distinctement que les mouvements de cette horloge.

Rendues au salon, Lucille prit un soin tout particulier à ne laisser à Antoinette aucun moment de réflexion. Elle passa d'un sujet à l'autre avec une volubilité, une rapidité bien au-dessus des forces de l'esprit surchargé de sa jeune compagne.

Une fois cependant, peut-être de lassitude, elle s'arrêta et il s'en suivit un long silence. Antoinette tenait ses yeux fixement attachés sur le sol, et à la faveur de la lampe qui projetait sur elle une vive lumière, sa cousine put examiner plus attentivement ses traits. Ils avaient une certaine expression qui ne put empêcher la crainte de se faire jour dans le cœur de la fière Madame d'Aulnay au sujet de cette démarche qu'elle encourageait, qu'elle imposait peut-être à la jeune fille qu'on lui avait confiée. Tout-à-coup, et presque instinctivement, elle s'écria :

— Dis-moi, chère Antoinette, n'est-il pas vrai que tu aimes sincèrement et profondément Aulley Sternfield ?

Pour la première fois ce jour-là, quelque chose comme un sourire se dessina sur le mélancolique visage de la pauvre enfant, quand elle répondit :

— Tu me l'as dit toi-même une centaine de fois, après m'avoir questionnée et transquestionnée encore plus minutieusement que ne le ferait un avocat.

— Oui ! mais est-ce que ton cœur ne t'a pas répété la même chose ?

Antoinette ne répondit pas d'abord ; mais le souvenir de Sternfield, avec tout son amour pour elle, s'étant élevé dans son esprit, un timide sourire effleura encore ses lèvres.

— Oui ! répondit-elle.

— Merci de cet aveu, tendre cousine ! s'écria Madame d'Aulnay en l'embrassant et en paraissant aussi heureuse de voir son inquiétude naissante dissipée, que Sternfield lui-même aurait pu l'être : merci mille fois ! Et maintenant, je vais sonner Jeanne pour qu'elle t'apporte un verre de vin, car tu parais excessivement nerveuse.

Lorsque Jeanne se rendit à l'appel de sa maîtresse, celle-ci

lui recommanda de servir, ce soir-là, le souper dans le salon, "parceque," dit-elle, "j'attends une couple d'amis : " ce à quoi la soubrette répondit :

— Oh ! Madame, personne au monde n'osera mettre les pieds dehors ce soir ; il fait un temps vraiment terrible.

Madame d'Aulnay se contenta, pour toute réplique de sourire et de penser en elle-même qu'il faudrait une tempête encore plus furieuse pour empêcher au moins *un* de ceux qu'elle attendait de venir. Au moment où Jeanne fermait la porte derrière elle, une violente rafale vint ébranler la fenêtre. Antoinette se leva épouvantée.

— Ce n'est rien, chère, se hâta de dire Lucille. Tout est pour le mieux : cette tempête nous est des plus favorables, puisqu'elle nous donne l'assurance que nous ne serons pas dérangés ce soir durant la cérémonie, car aucune autre personne que celles que nous attendons ne viendra pas un temps pareil. . . .

Ah ! voici enfin nos amis, continua-t-elle en s'interrompant tout-à-coup.

Elle venait d'entendre un bruit de voix et de pas qui accusaient l'arrivée des deux personnages attendus.

Deux minutes après, le Major Sternfield et le Docteur Ormsby, après s'être débarrassé de la neige qui s'était amassée sur leurs paletots, entraient dans le salon. Le militaire présenta aux dames le jeune chapelain du régiment, lequel ne répondit que très-brièvement et presque froidement à la flatteuse bien-venue de la maîtresse de céans.

Après le premier échange de politesses, on s'assit. Le ministre se mit à observer d'un œil scrutateur la jeune fille vers laquelle Sternfield était déjà penché. Ni la nuance animée de

sa robe, ni la chaleur de l'atmosphère, ni même la présence de son fiancé, n'avaient fait naître la moindre couleur sur ses joues, ou communiqué quelque animation à ses yeux. La physionomie du Dr Ormsby devenait plus sérieuse, son attention plus soutenue, à mesure qu'il continuait cet examen physiologique.

Cette scène un peu singulière se serait prolongée encore plus longtemps, si Madame d'Aulnay, déjà piqué par le manque de galanterie dont son nouvel invité clérical faisait preuve en ne tenant aucune conversation avec elle, ne s'était levée en disant :

— Ma chère Antoinette, nous ne devons pas abuser des moments si précieux que veut bien nous accorder le Dr Ormsby.

Antoinette se leva à son tour, et d'une voix sèche, presque vive :

— Je suis prête ! dit-elle.

Madame d'Aulnay alla fermer la porte sans bruit et s'approcha ensuite de la table, autour de laquelle les trois autres personnes se tenaient déjà debout. Pendant un instant le Dr Ormsby regarda fixement Antoinette ; puis, s'adressant à elle ;

— Vous me paraissez bien jeune, mademoiselle de Mirecourt, dit-il, et c'est un engagement pour toute la vie que vous allez contracter dans quelques instants : avez-vous bien réfléchi aux devoirs qu'il impose ? avez-vous bien pesé toutes ses obligations ?

— Votre question me paraît vraiment singulière et parfaitement inutile, Dr. Ormsby, interrompit Sternfield d'un air sombre et courroucé.

(A CONTINUER.)



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

ON recevra à ce bureau jusqu'à Vendredi, le 12 novembre prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumissions adressées pour Appareil de Chauffage à l'Eau Chaude, Salle d'Exercices Militaires, Montréal, Qué.," pour la construction et l'achèvement d'un

APPAREIL DE CHAUFFAGE A L'EAU CHAUDE

A LA SALLE D'EXERCICES MILITAIRES, A MONTREAL, QUE.

On pourra voir à ce bureau, ainsi qu'au Bureau de A. Raza, Ecr., Architecte, Montréal, les plans et devis le et après VENDREDI, le 22^e jour du mois courant.

Les soumissionnaires sont de plus avertis qu'aucune soumission ne sera prise en considération, si elle n'est faite sur les formules imprimées fournies, et signées de leurs propres signatures.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de banque accepté, fait payable à l'ordre de l'honorable M. nistre des Travaux Publics, pour une somme "égal à cinq pour cent" du total de la soumission. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. GOBEIL.

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 14 octobre 1886.



PENITENCIER DE ST-VINCENT-DE-PAUL.

SOUSSIONS POUR BOIS DE CHAUFFAGE.

DES SOUSSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour bois de chauffage," seront reçues au Bureau du Préfet Actif, jusqu'à midi, le 20 Novembre prochain (1886), pour les quantités suivantes de bois de chauffage requises pour l'année 1887-88, savoir :—

200 cordes d'Erable.

200 cordes de Merisier rouge.

30 cordes d'EpINETTE rouge.

Des blancs de soumission seront fournis, et les conditions connues sur demande adressée au soussigné.

TEL. OUMET.

Préfet Actif.

23 octobre 1886.



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

ON recevra à ce Bureau, jusqu'à Vendredi, le 26ème jour de Novembre, des soumissions cachetées et adressées au soussigné, avec la suscription, "SCUMISSION POUR LES TRAVAUX DE LA RIVIERE DU LIÈVRE," pour la construction d'une Ecluse, d'un Barrage et autres travaux qui s'y rapportent, aux Petits Rapides, sur la Rivière du Lièvre, Comté d'Ottawa, Québec, suivant les plans et le devis que l'on pourra voir au Ministère des Travaux Publics, à partir de Vendredi, le 5 Novembre prochain, et où l'on pourra obtenir des formules de soumission imprimées.

Les personnes qui désirent faire une soumission devront s'enquérir personnellement de la nature des travaux à exécuter et examiner la localité elles-mêmes ; les soumissionnaires devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées, et signées par les soumissionnaires mêmes.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de banque "accepté" fait payable à l'ordre de l'Honorable Ministre des Travaux Publics pour la somme de \$2,500. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis au soumissionnaire.

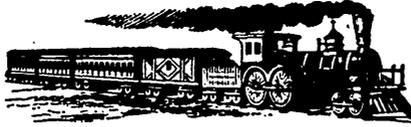
Le Ministère ne s'engage pas d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. GOBEIL,

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, }
Ottawa, 30 Octobre 1886. }



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1886—ARRANGEMENTS D'ETE—1886

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contrevention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

Ottawa, 27 juin 1885.

EDWARD MJALL,
Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1886—ETE—1886

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	7.00 a.m.
“.....	“.....	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec.....	Montréal.....	8.30 p.m.	6.00 a.m.
“.....	“.....	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.05 p.m.
“.....	Island Pond.....	3.15 p.m.	9.30 p.m.
“.....	Toronto.....	1.00 p.m.	6.30 p.m.
“.....	“.....	8.55 a.m.	10.40 p.m.
“.....	“.....	8.55 p.m.	8.55 a.m.
“.....	St. Jean.....	4.30 p.m.	5.30 p.m.
“.....	“.....	4.20 p.m.	5.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 a.m.	9.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 p.m.	9.20 p.m.
“.....	Lake Champlain Junction..	4.00 p.m.	6.25 p.m.
“.....	Ottawa.....	8.50 a.m.	12.20 p.m.
“.....	“.....	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

👉 Agents dans toutes les villes du Canada 👈

J. HICKSON, *Gérant-général* }
W. WAINWRIGHT, *Ass.-gérant* } MONTRÉAL.

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

Imprimeur de la Reine.

PROVINCE DU CANADA

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil	1	00
“ “ B. C.....	3	25	Lois Criminelles on 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, a 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32 & 33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I.....	1	25
33	“ 1870.....	0	80	“	“ “ Vol. II.....	0	40
34	“ 1871.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	1	50
35	“ 1872.....	2	00	“	“ 1880, Vol. I.....	1	25
36	“ 1873.....	1	60	“	“ “ Vol. II.....	0	50
37	“ 1874.....	1	43	“	“ “ Vols. I, II..	1	60
38	“ 1875, Vol. I.....	1	50	44	“ 1881, Vol. I.....	0	30
“	“ “ Vol. II.....	0	80	“	“ “ Vol. II.....	0	60
39	“ 1876, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	1	25
“	“ “ Vol. II.....	0	80	45	“ 1882, Vol. I.....	1	00
“	“ “ Vols I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	1	00
40	“ 1877, Vol. I.....	1	00	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	60	46	“ 1883, Vol. I.....	1	60
“	“ “ vols. I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	0	60
41	“ 1878, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	35	“	“ 1884, Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vols. I, II..	1	00	“	“ 1885, vol. I.....	1	50